





Roman de Ronce et d'Épine

Lucie Baratte

© Les éditions du typhon, 2024.

Isbn : 978-2-490501-41-0

Issn : 2677-9749

De la même autrice aux éditions du typhon :

Le chien noir (2020)

Couverture et pages illustrées : Tristan Bonnemain.

Les éditions du typhon

83 rue Jean de Bernardy, 13001 Marseille

www.leseditionsdutyphon.com

Roman de Ronce et d'Épine

roman

Collection *Les hallucinés*

Lucie Baratte

Pour Maurice Leclercq, né un 27 février.

*Vante l'ore et li raim crollent,
Ki s'antraimment soweif dorment.*

—

Que souffle le vent, que tremble la ramée
Ceux qui s'aiment dorment en paix.

*Gaiete et Oriour,
chanson de toile*

Un beau matin. Il faut recommencer. Une nouvelle histoire s'éveille. Une nouvelle histoire émerge de la matière ancienne. Le destin effiloché de deux sœurs, nées jumelles, qui vivaient reculées, dans une contrée oubliée. Enfouie avec ses pierres et ses grands chênes sous la terre ensanglantée des guerres, sous les tombes des cimetières militaires, sous la charge du fumier et les kilomètres carrés de betteraves. L'histoire babille, et avant qu'elle ne file, avant que le jour vacille, je vais conter. Le temps de ces deux sœurs est si lointain, il n'en reste presque plus rien. Quelques bobines de fils à dérouler, une aiguille pour rapiécer la mémoire. Et je dois me mettre au travail sans attendre, je dois imiter l'araignée tapie dans l'obscurité. Je dois tisser mon canevas comme une sombre novice, un filé de soie à la fois.

Au commencement était le printemps

Un beau matin. Un beau matin de printemps. Un beau matin de printemps où le soleil reverdit la grisaille de la nuit, au premier jour du mois de Marie, l'épouse du seigneur a donné naissance. De son ventre charnu, nerveux, gorgé de sang chaud, sont nées deux petites filles. Les premières-nées du chevalier et de sa dame, nobles jouvenceaux fraîchement mariés, déjà sommés de procréer. Les deux sœurs ont été lavées, ondoyées, frottées de sel, enduites de miel. Les hurlements de l'accouchement ont laissé place au silence du repos. À présent, elles sont là, les minuscules, qui sommeillent à poings fermés. Deux bébés dans leurs berceaux en bois de chêne, enveloppés de langes brodés, brodés de fleurs, brodés de feuilles enlaçantes, caressantes. Leurs visages plissés émergent des tissus blancs dans lesquels elles sont baignées. Leur respiration est légère. Leurs veines tracent d'infimes ruisselets de sang, battant la mesure. Leur peau est aussi fine que le plus délicat des pétales, leurs cheveux sont aussi doux que le plus fin des duvets, leurs joues sont aussi tièdes que le lait de leur mère. Deux sœurs d'à peine quelques heures, aussi semblables que deux boutons de rose, gonflés de vie, prêts à éclore.

Dehors, en ce beau matin de printemps où la ramée ondoie et le bourgeon verdoie, les oiseaux piaillent. Agrippés à leurs branches, ils pépient, ils gazouillent, ils roucoulent d'excitation. Du fin fond de l'immense forêt, ils font gonfler leurs gros gosiers et trembler leurs langues effilées. Plus fort ! Ici le coucou, ici le geai, ici le perroquet ! Plus fort, plus fort ! Ici la grive, ici l'alouette, ici la fauvette !

Soudain, les oiseaux s'élancent.

Ils s'envolent toutes plumes dehors, le bec à l'air, la chanson haute. Par dizaines, par milliers, par dizaines de milliers, les voici qui plongent dans l'éclat du ciel. Ils poussent leur mélodie bariolée au-dessus des arbres, loin vers les cieux, par-delà la cime des nuages. Ils filent dans le vent, ils serinent en pure cacophonie. Ils s'engouffrent par la plus haute fenêtre de la tour, l'unique tour du vieux château de pierres grises, acculé à la lisière des bois, accroché à un escarpement de roches. Ils envahissent la chambre où dorment les nouvelles arrivées. Ils tourbillonnent au-dessus des bédés, ils se cognent les uns aux autres, excités, exaltés. Certains se perchent sur le linteau de la cheminée, d'autres sur le coffre empli de linge, d'autres sur le siège abandonné, d'autres sont sur le plancher, ils grattent le sol en babillant, ils le salissent de leurs déjections, ils le griffent avec leurs becs. De vieilles corneilles, de jeunes moineaux, se penchent au-dessus des berceaux. Ils se cramponnent du bout des pattes, leurs voix tressautent, leurs yeux ronds guettent les deux bédés. Pourtant rien ne réveille les deux sœurs, profondément endormies. Indifférentes au monde extérieur.

L'une d'elle fronce les paupières, absorbée par un mauvais rêve. Cette enfant-là est blonde comme la feuille d'or dont on recouvre les icônes, blonde comme le fil d'or dont on tisse les

orfois, tandis que l'autre, sa jumelle, est brune comme la terre sur laquelle pousse la forêt, la terre qui colle aux sabots des palefrois et fait le régal des vers. La voici, cette sœur, qui s'agite à son tour, et qui grimace dans son sommeil.

Les deux sœurs ont-elles déjà oublié l'épreuve mortelle qu'elles viennent de surmonter? La douleur et la puanteur. Le sang et les hurlements. La blonde, petits poings serrés, qui semblait ne jamais vouloir s'arracher à la chaleur des entrailles, la ventrière dût la dégager de ses propres mains pour sauver sa vie et celle de la mère. Puis, la brune, petits pieds croisés, qui a surgi sans être attendue, achevant de déchirer l'entrejambe de la jeune fille en souffrance. La première, aussi blonde et menue que sa mère, la seconde, aussi brune et vigoureuse que son père. Et le froid de l'air qui leur brûlait la poitrine. La vie s'accroche à la chair. Combien de temps survivront-elles?

Dehors, la brise chasse les nuages qui s'étirent encore, le souffle du ciel se frotte à chaque feuille de la canopée. Les oiseaux qui n'ont pas pu entrer dans la chambre bondée voltigent aux abords de la tour en sifflant, jasant, gémissant... Ils tournent, tournent, tournent dans les airs, ils encerclent le château d'une nuée obscure.

En ce premier jour du mois de Marie, en ce beau matin de printemps, ce beau matin de printemps célébré par tant de cris, le monde est si grand, les becs sont si coupants, pourtant les deux enfants dorment paisiblement.

Mais qui donc a entrebâillé la fenêtre pour laisser entrer les oiseaux?

L'histoire ne le dit pas. Pas plus qu'elle ne nous a révélé le nom de ces deux sœurs, nées jumelles. Si ce n'est qu'à leur vue,

leur nourrice, qui fut aussi l'accoucheuse de leur mère, déclara que ces deux-là seraient à jamais comme Ronce et Épine. Comme la ronce qui enserre et l'épine qui perce.

Amour de mai, Joli bébé

Une année passe et le printemps revient, le printemps bat son plein. Ronce et Épine vivent retranchées derrière la plus épaisse forêt qui ait jamais existé, elles vivent à l'orée des bois, elles vivent encerclées de verdure. Dans l'enceinte de pierre, elles grandissent les fenêtres ouvertes sur le parfum des fleurs sauvages et la senteur de la terre fertile. Autour du château, en contrebas, pointe une chapelle blanche et dévalent des courants d'eau claire. Le long des remparts, entouré, quadrillé, se dessine un jardin abandonné. En ce premier jour du mois de Marie, le soleil irradie le ciel, fait fondre les nuages et chauffe comme un après-midi de juillet.

La nourrice a posé les deux sœurs, pieds nus dans l'herbe moussue. Elles savent à peine marcher, elles titubent un instant, Ronce, la blonde, renonce et repart à quatre pattes, Épine, la brune, se dirige vers les tapis de fleurs nouvelles qui bordent les bois, elle agrippe maladroitement une longue tige de pimprenelle. Elle la tord dans tous les sens, s'interrompt, puis tire dessus, la plante cède. La fillette agite la rosacée comme un hochet, elle la colle contre son nez, la secoue, la jette, en saisit de nouvelles. « Doucement, doucement, doucement... »

demande la nourrice. Épine n'en a cure. Sa sœur l'a rejointe à la force de ses petits membres, elle s'est assise, elle se met à brasser les herbes de ses mains potelées, à présent elle les arrache par poignées, sans hâte, en contemplant chaque bouquet de brins comme si elle les comptait un par un.

Une voix s'approche, poussée par la brise, une incantation fragile, dont le timbre douloureux enlace lentement les cœurs. Ronce et Épine se retournent. Leur mère leur apparaît, telle une ombre pâle. Elle s'avance vers ses filles sans les voir. De sa silhouette vaporeuse émane ce fredonnement plaintif. Son voile diaphane ondule légèrement à chacun de ses pas. Le drapé de sa longue robe immaculée glisse sur le gazon. Elle porte dans ses bras frêles un nourrisson, un beau nourrisson bien-portant, joufflu et paisible, savamment emmailloté, ce petit frère, cet enfant mâle, tant espéré par le père.

La mère s'installe près de la nourrice, sur une banquette herbeuse, le long de la rivière, à l'ombre d'un églantier. La dame se penche vers son bébé, ses lèvres déposent un baiser sur le front de l'enfant. Sa voix tremblante se noie dans celle de l'eau qui coule, la mère étreint son fils contre sa poitrine, elle l'entraîne dans un mouvement de balance à peine perceptible, à mesure que l'eau ruisselle, à mesure que son chant se fait de plus en plus faible. Le poupon l'observe, attentif à chaque inflexion maternelle. La nourrice pose un regard bienveillant sur la jeune dame et son enfant. Les deux sœurs, Épine, la brune et Ronce, la blonde, sont captivées par cette scène ; un même éblouissement, une même fascination, se reflète dans leurs yeux verts. Deux paires d'yeux semblables en tous points, marque manifeste de leur gémellité. Deux paires d'yeux verts

comme la peau des vouivres, verts comme l'eau croupie des étangs. En cela, elles ne ressemblent pas à leur mère dont les iris pâles, obnubilés par son bébé, rappellent la froideur du torrent et la clarté du ciel, leur mère dont le regard en cet instant est absent, perdu dans un épanchement de tendresse attristée.

Cette mère qui dégage son sein gauche pour nourrir son fils, un sein menu, presque aussi pâle que le lait qui s'en échappe péniblement, par gouttes. L'enfant cherche à téter. Ronce se met à babiller, à bras tendus réclame d'être dorlotée. À défaut d'affection maternelle, elle se tourne avec détresse vers sa nourrice, elle accourt en rampant, se redresse en s'appuyant sur la banquette. La nourrice la pose sur ses genoux, à son tour, elle lui donne le sein, un gros sein ridé encore plein de lait. La fillette y enfouit son visage, ses mains agrippent le bリアud, jouent avec la toile du corsage. Sa sœur les rejoint en trébuchant dans les herbes, Épine s'exclame, le ton décidé, en suites de syllabes saccadées, incohérentes aux adultes, elle se rue sur la nourrice, elle observe sa mère et son frère à la dérobée, puis elle désigne le sein de sa nourrice, l'air suppliant. La nourrice s'exécute, elle passe la main dans les cheveux des jumelles, ils sont fins et doux. Les siens, soigneusement nattés, impeccablement dissimulés sous sa coiffe, sont aussi grisâtres que son nom : Cendrine.

Derrière elle, la rivière poursuit sa descente perpétuelle, l'eau roule sur les pierres, entre les herbes, entre les fleurs, elle se divise en multitudes de ruisseaux qui disparaissent sous l'imposante masse de la futaie. Elle va s'enchevêtrer avec les multiples sentiers de terre, chemins obscurs, qui sillonnent l'immensité verdoyante. L'eau va nourrir les grands arbres,